

LeVerbe

ENTREVUE

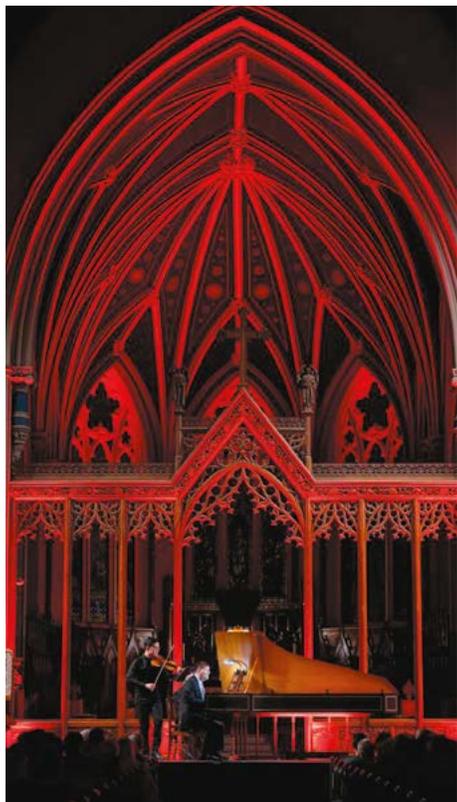
Marthe Laverdière

REPORTAGE

Quand la grâce s'invite
sur le terrain de football

PORTRAIT

Dans les bas-fonds de Vancouver,
une missionnaire de la rue

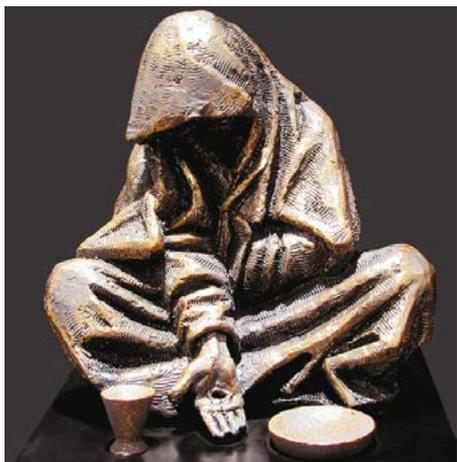


Bach dans toute sa splendeur

Du 16 novembre au 8 décembre a lieu à Montréal la 18^e édition du Festival Bach. Concerts gratuits et payants pour tous les âges, répétitions publiques, discussions, nuit des chœurs: c'est plus d'une trentaine d'événements qui sont proposés au public dans une douzaine de lieux différents. La foi chrétienne de Bach ne fait aucun doute: près de la moitié de son œuvre a été composée pour l'Église luthérienne, dont quelque deux-cents cantates sacrées. «S'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu», nous dit Cioran. Il est aussi le créateur de plusieurs messes, comme la célèbre *Messe en si mineur*, au programme le 23 novembre à Montréal et la veille à Québec.

+ festivalbachmontreal.com

Quand j'avais faim et soif

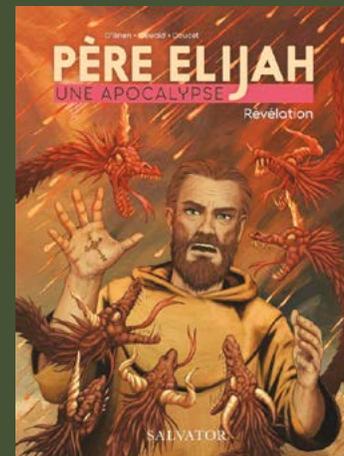


Une nouvelle statue a fait son apparition à l'entrée de la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré. Lorsqu'on gravit les marches, on croit apercevoir un mendiant qui tend la main aux passants. Mais en s'approchant, on réalise qu'il s'agit en fait d'une statue de bronze hautement réaliste. Le sculpteur canadien Timothy

Schmalz privilégie ce matériau, car il est «éternel comme les Écritures [qu'il] souhaite rendre visibles». L'observateur attentif remarquera un trou dans la main du personnage et pourra constater, en regardant son visage à demi caché, qu'il s'agit bien du Christ. L'assiette et la coupe représentent l'eucharistie – le pain et le vin consacrés durant la messe –, comme un rappel «qu'on ne peut recevoir Jésus dans son cœur sans donner en retour», dit le père Jacques Fortin, curé de la paroisse. Des répliques de la statue, intitulée *When I Was Hungry and Thirsty*, se retrouvent dans plus d'une centaine d'endroits dans le monde. Son créateur espère même que chaque grande ville en sera un jour dotée.



Pour aller plus loin, lisez notre entrevue avec le sculpteur canadien Timothy Paul Schmalz.



Père Elijah en BD

En 1996 paraît *Père Elijah: une apocalypse*, le célèbre thriller du Canadien Michael O'Brien rapportant les aventures d'un moine carme à qui le pape confie la mission de contrer les plans du président de la «Fédération des nations» afin de sauver une Église en péril. Le succès est planétaire: plus de 250 000 exemplaires sont vendus alors que l'ouvrage est traduit en quatorze langues. Après plus d'un quart de siècle, les éditions Salvator font paraître le premier tome d'une série de bandes dessinées réinterprétant le roman à suspense religieux avec la collaboration du scénariste Thomas Oswald et du dessinateur Nicolas Doucet. Le deuxième tome sort en 2023. Cet automne enfin, les lecteurs pourront continuer de suivre le père Elijah dans sa lutte contre les forces du mal grâce à la parution d'un troisième volume.

En vente au Québec à la mi-novembre.

+ Michael O'Brien, Thomas Oswald et Nicolas Doucet, *Père Elijah: une apocalypse, T. 3: Révélation*, Paris, Salvator, 2024.

LA GRANDE DEMANDE

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Entre deux bouchées de spaghetti, mon fils rapporte de l'école un questionnement démographique. Il demande: «Selon notre enseignante, il y aura bientôt *trop* de gens sur Terre. T'en penses quoi, papa?»

Et c'est ainsi que les enjeux internationaux rencontrent ceux de notre humble foyer. «Bonne question. D'après vous, cet enfant que votre mère porte en son sein, il est de *trop*? Ou peut-être que l'un de vous devrait commencer à se chercher un appartement?»

Produit-on suffisamment de pâtes à la sauce aux tomates sur la planète pour nourrir tout ce beau monde? La réponse est oui. Sont-elles distribuées de manière juste et équitable? C'est là que les nouilles s'emmêlent.

Imaginez, chers poussinots, que votre papa choisisse d'accaparer tous les revenus familiaux pour maintenir le rythme de vie qu'il avait à vingt ans, en plus de jeter systématiquement la moitié de son assiette aux poubelles. La question primordiale ne serait pas de savoir si nous avons assez de bouffe pour accueillir une nouvelle bouche à sustenter, mais plutôt pourquoi tolérons-nous une telle injustice de la part de ce vieux dégénéré.

Depuis le 30 octobre dernier, il est désormais possible pour les personnes atteintes d'une maladie neurodégénérative – l'Alzheimer, par exemple – de remplir une demande anticipée d'euthanasie, euphémiquement nommée «aide médicale à mourir». Or, nous sommes déjà les champions du monde de l'élimination douce des citoyens déclassés, brisés ou invalides, avec un taux de 8 % des décès attribués au coquetel d'escampette.

Sur toutes les tribunes, politiciens et médecins-piqueurs se félicitent de tout mettre en place pour que l'État respecte la volonté, l'autonomie et le consentement des mortels mourants que nous sommes tous.

Le philosophe anarchiste Noam Chomsky leur répondrait que le consentement, c'est comme une seringue et un cathéter: ça se fabrique.

*

Mes chers enfants, considérez cet éditorial comme un document officiel. (Nous le ferons notarié, votre mère et moi, plus tard. Disons, quand on aura fini de ramasser le souper et de donner les bains.)

Je voudrais profiter des nouvelles dispositions de demande anticipée pour vous prier formellement de ne pas abrèger mes jours. Que ces derniers moments soient parsemés ou inondés de démence, de vulnérabilité, de bave qui coule et de pisse qui fuit, peu importe!

Si je vous demande ça, ce n'est pas pour moi. De toute façon, «quand on est mort, c'est qu'on est mort», chantait Ferland. C'est pour vous.

J'aurai dépensé une quantité folle d'énergie, ma vie durant, pour vous cacher mes faiblesses, paraître fort, tout gérer, intervenir avant que ça dégénère, vous communiquer mes attentes, consciemment et surtout inconsciemment. Là, vous aurez devant vous un vieux chnoque livré à votre merci. Et ce sera ainsi, assurément, le début de quelque chose d'inédit entre nous.

C'est ma seule demande. ■



Directeur des contenus pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

UN ENFANT SI JE VEUX

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

C'est un midi comme les autres à la salle à manger du personnel. On discute de banalités. La conversation glisse, comme bien souvent, sur les enjeux familiaux. Une collègue annonce son intention de tomber enceinte d'ici la fin de l'automne. Pour des raisons logistiques, ce serait un moment propice pour accueillir le petit deuxième. Je suis contente pour elle. Mais l'échange me ramène à ma propre incapacité à avoir un enfant quand je le veux. Récemment, le diagnostic est tombé: infertilité secondaire. Ça ne dit pas grand-chose. Seulement qu'il n'y en aura pas de facile.

Je connais plus de femmes, autour de moi, qui rencontrent des difficultés à enfanter que l'inverse. On accusera l'âge tardif, ce moment fatidique où, à trente-cinq ans, la fertilité chute dramatiquement. Est-ce que ça aurait été différent si on s'y était mis plus tôt? Peut-être que oui. Peut-être que non. Si le taux d'infertilité a triplé au Québec depuis les années 1980, je doute que cela ne résulte que de choix individuels. Les produits que nous consommons n'ont jamais contenu autant de perturbateurs endocriniens. On les retrouve dans les bouteilles d'eau, la lessive, les rideaux de douche...



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

LE BON MOMENT

En privé, on s'échange tous les trucs pour tenter d'augmenter nos chances: ostéopathie, acuponcture, neuvaines... Si, d'un côté, nous restons proactifs dans nos démarches (le temps file!), j'essaie par la bande de pratiquer un certain lâcher-prise. Je revisite la séquence des événements. Qu'aurais-je pu faire différemment? En réalité, pas grand-chose. J'ai rencontré mon mari dans la mi-vingtaine. Nous nous sommes mariés relativement

rapidement. Notre fille a pris son temps pour arriver, mais comme j'étais prise par le deuil de ma mère, ça m'arrangeait. Et nous voici.

Heureusement qu'à l'époque, je n'ai pas accordé trop d'importance à mon non-désir d'enfant. Quand j'en parlais, ça choquait parfois. On veillait à me rassurer: «Tu sais, Valérie, que tu n'es pas obligée d'avoir un enfant.» On ne comprenait pas que je m'astreigne à un projet aussi difficile sans en avoir envie. Que voulez-vous? Je n'ai pas cette propension à l'héroïsme. Sacrifier mon sommeil, mes loisirs et ma santé mentale pour quelqu'un que je ne connais pas encore, ce n'est pas une idée qui me fait plaisir.

LE CHOIX DU NON-CHOIX

Bien sûr, on ne m'a pas forcé la main. J'ai consenti aux renoncements qui ont suivi la naissance de notre enfant. Parce que l'amour ne peut croire que dans la liberté, jamais je ne supporterai ces sinistres personnages qui voudraient contraindre les femmes à la maternité. Eux aussi sont dans une logique de pouvoir et de contrôle.

Mais je comprends quand même pourquoi certains mouvements traditionalistes peuvent gagner en popularité auprès des femmes. Nous sommes nombreuses à être déçues par les promesses non tenues du féminisme.

De mon côté, je tâche de cultiver l'abandon plutôt que le ressentiment.

Au lieu d'un enfant-projet, l'avenir me réserve peut-être un enfant-cadeau.

Si Dieu le veut. ■

🔍 Émissions foi et culture ✕

🕒 **du Verbe médias**

🔍 **comiques et trippantes**

🔍 **disponibles chaque semaine**

▶ **Vidéos :**



V

SAISON 9

Discussions et témoignages conviviaux où profondeur et humour croisent foi et culture.



V

SAISON 2

Décodage captivant de l'actualité politique, culturelle et religieuse.

J'en profite ! ↓



▶ **YouTube**

Marthe Laverdière

Humoriste
en service

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Photos : Annie Simard

Il faut vivre sous une roche pour n'avoir jamais entendu les envolées comiques de Marthe Laverdière sur les réseaux sociaux, à la télé ou à la radio. La Bellechassoise, connue pour ses capsules horticoles pour le moins originales (et un brin grivoises), cumule une dizaine de livres et sillonne le Québec depuis 2016 pour présenter des spectacles, des chroniques et des conférences. *Le Verbe* a fini par se tailler une place dans son agenda hyperchargé.





Le Verbe : C'est quand même un certain défi d'interviewer quelqu'un comme toi. Tu es tellement transparente qu'on a l'impression que tu as déjà tout dit.

Marthe Laverdière : Oui, ça se peut. Je n'ai pas peur de dire ce que je pense et ce que j'ai vécu. Je me dis que tout le monde a le droit de penser ce qu'il veut.

Mais j'imagine que tu as quand même un jardin secret ?

Pas tellement, non. Plus maintenant. Ça peut être dangereux, les jardins secrets, parce que souvent, ce sont des masques qu'on se met. J'ai vécu avec des masques longtemps et ça m'a amenée dans une dépression. Si – dans le contexte d'une entrevue, par exemple – une journée je me sens fragile et que je n'ai pas envie de livrer cette fragilité, je le dis, tout simplement. Ce n'est pas malaisant. C'est se respecter. Quand on se respecte, les gens nous respectent. Même en direct à la télé, on le dit puis on passe à autre chose. On discute, on ne sauve pas le monde...

Dans ton livre autobiographique 100 % nature : confidences, tu parles assez ouvertement de ta foi. J'imagine qu'on ne te pose pas tant de questions à ce sujet-là ?

Il n'y en a pas beaucoup qui en parlent, pour différentes raisons. Je pense que beaucoup de gens ont un malaise à parler de leurs croyances. C'est plus facile en société de parler de la pluie et du beau temps, mais aussitôt que tu parles de tes

croyances, tu rentres dans ton intimité. Beaucoup ne seront pas capables d'y aller. Ça ne veut pas dire qu'ils n'ont pas la foi. Moi, ça ne me dérange pas. J'ai ma médaille miraculeuse dans le cou; je ne l'enlève pas quand je passe à la télé.

La première fois que j'ai entendu parler de toi par ton curé, il m'a dit qu'il y avait une histoire sainte dans ta famille.

Oui. J'ai eu un père qui a prié son cha-pelet tous les jours. Il nous a élevés dans la foi. Mes sœurs et moi, on a été dans la pastorale, on a fait la catéchèse aux enfants. Je pense que c'est important : quand tu as reçu la foi et que tu as fait cette rencontre, tu veux la transmettre. On l'a tous, cette rencontre, un jour ou l'autre, même si c'est au dernier moment de notre vie. Quand on a rencontré Dieu, on veut en parler, c'est certain.

Toi, à quel moment as-tu fait cette rencontre ?

J'en ai eu plusieurs. Voir mon père prier, lui parler [à Dieu], ça m'intriguait. Après ma dépression, j'ai réellement ressenti que Dieu m'aimait énormément. Moi, je suis une tête forte. J'ai eu besoin d'avoir de grosses claques dans ma vie pour qu'il m'arrête. Je suis hyperactive. Je pense que les hyperactifs ont de la misère à s'arrêter pour essayer de comprendre ce qui leur arrive. Il faut frapper des murs.

Quand j'ai su que ma petite-fille Jeanne était malade [atteinte du syndrome de Rett], je ne pouvais pas concevoir qu'elle naisse gravement handicapée, presque

légume. Je priais pour qu'elle soit guérie. Puis, à un moment donné, j'ai entendu à l'intérieur de moi: «Marthe, tu veux que je la rende imparfaite? Qu'elle lutte toute sa vie pour être parfaite?» Et je me suis dit: «Maudite épaisse! Elle l'a eu gratis! Elle est parfaite, elle ne fera jamais de mal. Puis toi, tu veux en faire quelqu'un qui va devoir se battre pour lutter contre ses défauts, ses péchés...» Le reste, c'est certain que c'est difficile. On doit s'occuper d'elle et on a de la peine. Mais elle l'a eu gratis... C'est beau!

Dieu merci, j'ai vécu ma dépression avant Jeanne, parce que là, tu peux être sûr que je ne serais plus allée à la messe. Quand Jeanne est arrivée, j'ai trouvé ça dur. Quand on est un peu à l'écoute, Dieu nous ramène. Parfois, c'est de nous complimenter, et parfois, c'est de nous corriger. C'est un père, il nous guide. Je pense que Jeanne devait venir au monde pour que je comprenne ce qui allait m'arriver: j'allais faire une fondation pour les enfants malades comme elle.

Ç'a été Jeanne, ta dernière rencontre avec Dieu?

Je le rencontre tous les jours. Après les spectacles, je vais voir des gens pour leur parler, pour prendre des photos. La moitié d'entre eux viennent se confier: «J'ai un enfant malade, mon conjoint va mourir...» Je vois Dieu là-dedans et je me dis que ces gens-là ont juste besoin d'une oreille pour les écouter. Je leur dis tout le temps: «Ça va bien aller. Peut-être que tu ne comprends pas, mais tu vas finir par comprendre.»

On est la main du bon Dieu, ses oreilles. Parfois, les gens me rappellent que j'ai lancé une fondation. Je leur dis qu'on est aussi le portefeuille du bon Dieu. Ça n'a pas d'importance: Dieu passe à travers chacun de nous.

Avant Jeanne, je me disais que j'étais une personne très altruiste parce que j'écoutais, mais il y a une marche – un escalier, en fait – entre demander à quelqu'un comment ça va et t'impliquer. Jeanne m'a montré à passer de l'un à

l'autre. Sainte Marthe, c'est la patronne des servantes, parce qu'elle était toujours occupée. J'ai de la misère à dire mon chapelet – je m'en confesse –, mais Dieu me veut dans le service et j'ai la patronne pour ça. Et le service, parfois, c'est d'aller donner un spectacle.

Avec tout ce que tu fais, te sens-tu fatiguée?

Je sais pourquoi je le fais: on ramasse beaucoup d'argent pour la fondation. On savait, mon mari et moi, dans quoi l'on s'embarquait. On sait que ça ne durera pas jusqu'à ma mort, donc on y va à fond. C'est certain qu'il y a de la fatigue, mais Dieu m'aide en *chien*. J'écris plein de livres, je fais plein de spectacles, puis ce n'est pas mon métier! J'ai tellement conscience qu'il m'aide à faire ça pour les enfants que je ne me casse pas la tête. Je me dis qu'il va s'arranger avec ça et que, quand il jugera que c'est assez, ce sera assez.

Je me dis qu'un jour je vais être couchée dans un lit puis Dieu va me demander: «Qu'est-ce que tu as fait, Marthe, pour l'autre avec ce que je t'ai donné?» Il ne me demandera pas mon chiffre d'affaires... Je pense qu'il faut trouver dans la vie ce que Dieu nous a donné. Ce don est associé à ce qu'il va nous demander à l'autre bout.

Dieu envoie l'occasion. Si, en tant qu'être humain, tu as peur parce que tu es fatigué, que tu ne veux pas ceci ou cela, et que tu ne la prends pas, il ne peut pas passer par toi. En ce moment, la serre, c'est mon plus gros sacrifice – avec la famille, que je vois moins – parce que tout ça, ce n'est pas ma vraie vie. Ça m'est arrivé, mais je n'ai jamais voulu faire ça. Je n'ai jamais demandé ça. Tout ce que j'ai vécu dans ma vie, c'était pour me préparer à ça. C'est correct d'être passée par plein de choses qui m'ont fait mal. On regarde la broderie d'un côté et l'on ne trouve pas ça beau, mais Dieu voit le tout de ce qu'il veut faire. Ça ne me manquera pas quand ça va finir, parce que j'aurai une vie après.

« Quand on a rencontré Dieu, on veut en parler. »



Plusieurs, quand ils pensent à toi, ont d'abord en tête tes grivoiseries. Ça ne te dérange pas que les gens restent avec cette image, alors que tu as tellement plus à dire ?

Ha! ha! Les grivoiseries! Je ne fais que parler de choses horticoles; le reste, c'est dans leur tête! Non. Les gens découvrent l'autre Marthe de plus en plus, que ce soit par les livres ou les entrevues. Mais ce côté humoristique fait du bien. L'être humain est un être

sexuel. On peut-tu en parler normalement? Il faut dédramatiser la vie. Un moment donné, arrêtons! On vieillit, la peau nous plisse, on blanchit. Quelqu'un m'a dit l'autre jour: «Marthe, c'est le désert en bas!» Une autre en ménopause me dit: «Je dégoutte de partout.» Ben qu'est-ce que tu veux? Un jour, tu vas être couchée dans un lit d'hôpital et tu vas te dire que tu aimais ça dégoutter. Qu'est-ce que tu veux? C'est ça! ■

✚ fondationmarthelaverdiere.com

Voces Domini

DEUX VISIONNAIRES À LA RESCOUSSE
DU CHANT SACRÉ

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Photos : Marie Laliberté

Pour Frédéric, retraité du génie-conseil, la musique redevient un loisir. Pour Jean-Claude, gestionnaire, elle a d'abord été une profession. Un divin hasard a permis que leur rencontre donne lieu à *Voces Domini*, un chœur d'hommes dont la mission est de redécouvrir, conserver et promouvoir un répertoire de musique sacrée bien particulier.



À la fin d'avril, huit voix masculines chevronnées de la capitale se réunissent dans un studio de La Haute-Saint-Charles. Dans une élégante pièce insonorisée en bois, les hommes en noir sont disposés en demi-cercle. Au centre, devant son lutrin, le directeur musical Jean-Claude Picard donne ses instructions: «J'aimerais que ce soit beaucoup plus sur le timbre, beaucoup plus fondu. Ne diminuez pas l'intensité.»

À l'aube de sa neuvième décennie, M. Picard n'est pas à sa première générale. Malgré des consignes sérieuses, son visage est rieur, joyeux; il éprouve du plaisir, on le voit, on le sent.

Du côté des ténors, on retrouve notamment Frédéric Corneau. Avec Jean-Claude, ils ont tous les deux puisé dans leur portefeuille pour lancer *Voces Domini* – les voix du Seigneur –, un chœur composé d'hommes uniquement, dit «à voix égales» dans le jargon.

Entre deux chants, le directeur Picard raconte à ses confrères quelques anecdotes au sujet des prêtres qui lui ont enseigné la musique, révélant par contraste la douceur de son approche.

DESTINÉS À COLLABORER

Homme d'expérience, Jean-Claude a œuvré professionnellement dans le monde de la musique pendant 25 ans. Il a notamment été enseignant, président de Jeunesses Musicales Canada et directeur de plusieurs chœurs. Les événements l'ont conduit à travailler par la suite comme gestionnaire, sans toutefois abandonner le chant, qu'il pratique depuis l'école primaire. En effet, c'est à la Maitrise des Petits Chanteurs de Québec qu'il s'éprend de la musique religieuse: «Ça m'a parlé dès ma petite enfance. J'ai trouvé ça beau», confie-t-il, simplement.





Frédéric Corneau, pour sa part, baigne dans la musique depuis toujours. Des membres de sa famille font carrière dans l'opéra à l'échelle internationale. D'autres se démarquent dans la composition. Tout le prédestine à faire une carrière musicale. Mais pour se distinguer, il se dirige en agronomie. Désormais retraité, au début de la cinquantaine, il sent le besoin de renouer avec ce qui l'a toujours fait vibrer.

Jean-Claude et Frédéric se rencontrent en 2019. Par un bon dimanche, l'une des filles de Frédéric vit sa première communion en l'église Saint-Félix de Cap-Rouge, à Québec. Jean-Claude, installé au jubé, assure le chant. Après la messe, Frédéric s'empresse d'aller le féliciter.

« Il était tellement bon, m'explique Frédéric. Il avait fait un beau répertoire. On a réalisé qu'on avait de nombreuses connaissances en commun. Je lui ai dit que j'aimerais chanter dans un chœur pour faire de la musique religieuse. Et c'est là qu'il m'a proposé de venir les entendre à la basilique. »

Frédéric se rend comme convenu à la messe de 9 h en la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec pour entendre le Chœur du Chapitre métropolitain que Jean-Claude a dirigé pendant 20 ans. Encore une fois, c'est

le choc. « J'ai compris qu'on avait affaire à un répertoire d'exception et, de surcroît, très rare. Pourquoi ne se chante-t-il plus ? » explique-t-il encore avec émotion. Frédéric se joint finalement au chœur jusqu'à ce qu'il quitte la basilique en 2023.

Depuis un moment déjà, Jean-Claude pense à un projet d'enregistrement, mais il lui manque le côté organisateur. La contribution de Frédéric devient alors cruciale : « Quand je prends un projet, je le mène rapidement à terme », affirme-t-il sans ambages. Pour eux, musique et gestion sont comme deux doigts d'une même

main. « Peut-être la compréhension des chiffres », affirme Jean-Claude en riant.

UN PATRIMOINE EN DANGER

Il existe encore aujourd'hui de bonnes chorales dans certaines églises du Québec, mais rares sont celles qui pratiquent le chant grégorien ou la polyphonie, en latin de surcroît. Paradoxalement, l'univers de la musique sacrée connaît un certain engouement international depuis plusieurs années; les chœurs ou les ensembles de concerts ne manquent pas dans ce répertoire.

Paul Cadrin, docteur en musicologie, nous explique que « c'est même très répandu, des ensembles qui enregistrent des albums. Il y en a à la grandeur de l'Amérique et de l'Europe ». Mais « la plupart du temps, ce sont des versions de concerts », avance l'ancien doyen de la faculté de musique de l'Université Laval, également organiste, chef de chœur et compositeur. « Ce ne sont pas des pièces utilisées de manière régulière pour le culte, la liturgie. »

Voilà donc ce qui fait l'originalité de *Voces Domini*. La plupart des membres du groupe travaillent depuis longtemps avec Jean-Claude, dans le chœur de la

cathédrale de Québec, par exemple. De vieux routiers comme Michel Cervant et Robert Huard ont même œuvré avec lui à Saint-Cœur-de-Marie, une église située sur la Grande Allée à Québec, longtemps réputée pour la qualité de son ensemble. Dans les années 1970, ce dernier figure parmi les plus renommés au Québec. Au moment de la destruction de l'église en 2019, Jean-Claude récupère une bonne partie des partitions qui y étaient alors chantées, dont plusieurs compositions locales et récentes.

Elles dorment aujourd'hui dans les classeurs de la cathédrale de Québec.

L'un des aspects du projet *Voces Domini* consiste justement à mettre en valeur ce patrimoine pour, peut-être, donner envie à d'autres de lui donner vie. «Au début du siècle, raconte Paul Cadrin, le Québec était cité en exemple dans toute l'Église. Il y avait du grégorien dans toutes les paroisses. Les gens allaient se former, les maîtres de chapelle aussi. Tout ça s'est effondré dans les années 1960 à une vitesse fulgurante», déplore-t-il.

Avec Jean-Claude Picard, le musicologue figure sans doute parmi les derniers passeurs de cette génération artistique.

AUSSI BON POUR PRIER

Le chant grégorien et la polyphonie ne seraient-ils bons de nos jours que pour les concerts, au détriment de la liturgie? Pour Frédéric et Jean-Claude, il n'en est rien. Les deux instigateurs de *Voces Domini* sont convaincus que ce type de musique sacrée a encore le potentiel de rejoindre les gens aujourd'hui, et précisément à l'église: «Combien de fois, après la messe à la cathédrale, les gens venaient nous voir pour nous dire à quel point c'était beau et qu'ils avaient été touchés! Je pense que la liturgie devrait avoir pour fonction d'élever l'âme. La belle musique religieuse a cet effet de nous calmer et de nous amener dans l'introspection», affirme Jean-Claude.

Frédéric va même jusqu'à affirmer que le chant grégorien est pour lui la meilleure manière de prier: «Quand je dois me concentrer sur les mots et que je les entends, ça m'aide. Je n'aurais jamais accroché sur

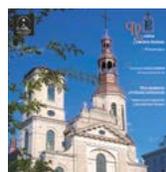


certaines phrases ou certains mots, mais le fait de les chanter et d'en chercher le sens, cela implique que je doive les intérioriser davantage.»

*

Le silence est consommé, le souffle des chœurs retenu. Ils entonnent les premières notes du *Tota pulchra es – Tu es toute belle* – de Dom Pothier. Les vibrations retentissent, générant un grand frisson. On voudrait les entendre pour l'éternité. ■

✚ altacaelis.com



Musica Sacra In Ecclesia, Primum opus, en vente le 17 novembre.

REPORTAGE



TOUCHÉ!

Quand la grâce s'invite sur le terrain

Frédérique Bérubé

frederique.berube@le-verbe.com

Photos: Marie Laliberté

On connaît tous, ou presque, quelqu'un pour qui le sport est une religion. Mais peut-il être aussi une façon de la transmettre? De la pratiquer? Incursion dans l'univers méconnu des sportifs, aumôniers et accompagnateurs qui cherchent la gloire de Dieu avant la leur.

Tous les joueurs sont en place sur le terrain, bien alignés, immobiles. Puis, le ballon lève de terre. Au même moment, la masse d'hommes aux larges épaulières et aux casques grillagés se disperse dans tous les sens. Parmi eux, le numéro 39 se faufile avec agilité vers la gauche pour se jeter sur un joueur du camp adverse. Il s'agit de David Dallaire, centre-arrière pour les Alouettes de Montréal.

«J'ai toujours joué au football. Ça vient de mon père, qui a longtemps joué avant de devenir entraîneur. Il a inculqué sa passion à ses sept enfants, sans jamais l'imposer», se souvient David, qui joue au football depuis l'école primaire.

Âgé de 24 ans, le jeune homme de Saint-Georges à la chevelure blonde et à la carrure imposante entreprend sa deuxième saison avec les Alouettes, un rêve qu'il ne croyait pas voir devenir réalité aussi rapidement. «Ma dernière saison avec le Rouge et Or de l'Université Laval s'est très bien passée, ce qui a fait que j'ai été recruté», raconte-t-il, une étincelle dans les yeux.

Mais en plus de cette passion pour le football, David a hérité autre chose de ses parents : la foi.

«La religion est très importante pour moi, notamment dans ma carrière, que je dois à Dieu. Je ne serais pas arrivé jusqu'ici sans lui», affirme le Beauceron, qui a grandi dans une famille catholique pratiquante. Pour lui, Dieu est «un confident, sur qui [il peut] se fier dans les périodes plus difficiles de [sa] vie».

«Quand je suis sur le terrain et que j'ai le ballon dans les mains, je demande à Dieu de m'aider à faire cette verge. Au lieu de juste m'en remettre à moi-même, je m'en remets à lui», m'explique David, dont la foi n'a pas toujours été aussi présente sur le terrain.

Le foot, unique raison de vivre

À l'université, l'étudiant-athlète prend ses distances par rapport à la foi. «Sans

renier Dieu, j'ai arrêté d'aller à la messe, pour plutôt passer mes soirées dans les bars avec mes amis du foot», confie David. Il souhaite alors «vivre sa vie de jeune». À l'époque, il n'a qu'un but : jouer un match avec son grand frère Christian, lui aussi joueur pour le Rouge et Or de l'Université Laval. Son rêve se réalise enfin en 2019. Mais du jour au lendemain, un vide s'installe dans la vie de David.

«Une fois ce match passé, j'ai réalisé que je n'avais pas d'autre but dans la vie. J'étais complètement perdu», dit-il, troublé. À cette première prise de conscience s'ajoute la peur de ne plus pouvoir jouer au football après une grave blessure à l'épaule pour laquelle David doit être opéré dans les mois qui suivent.

«L'opération me stressait, car rien ne garantissait que j'allais pouvoir rejouer au foot après. Sans ça, à quoi je servais ? Enlève le foot de la vie d'un footballeur, il lui reste quoi ?» lance-t-il, avant de prendre une pause. «J'ai compris à ce moment-là que, moi, il allait me rester Dieu, qu'il était la chose la plus solide dans ma vie et que je voulais le servir», ajoute l'athlète. Dès lors, il retourne à la messe et commence à étudier la Bible avec son frère Charles.

Après une opération réussie, David renfile ses crampons. En 2022, l'équipe remporte la coupe Vanier – récompense ultime du football universitaire canadien –, notamment grâce à un touché qu'il accomplit pendant le match. Après une séquence d'exploits sportifs, David est recruté par les Alouettes de Montréal et intègre le club en 2023. Il a l'heureuse surprise d'y trouver d'autres joueurs croyants, un aumônier et même un groupe d'études bibliques!

Rencontrer Dieu à travers le sport

«Pour les non-croyants, je suis un coach culturel qui assure la cohésion de groupe et le bien-être des gars au sein de la culture de l'équipe», explique Jacob Hawthorne, aumônier pour les Alouettes. «Je ne suis pas là pour pousser ces joueurs vers Dieu, je me rends simplement disponible s'ils ont besoin de moi pour discuter. Éventuellement, Dieu viendra œuvrer en eux.»

«La deuxième casquette que je porte est celle d'aumônier pour les joueurs qui se



« Enlève le foot de la vie d'un footballeur, il lui reste quoi ? Moi, il allait me rester Dieu. »

– David Dallaire



disent croyants et qui veulent parler de leur foi», continue l'homme de 32 ans tout en regardant, depuis les estrades, la séance d'entraînement des Alouettes se dérouler devant nous. «Il y a donc, pour ceux qui le veulent, une étude biblique une fois par semaine, au cours de laquelle nous lisons et partageons sur un passage de la Bible, et une prière avant et après les matchs.» Originaire de l'Arkansas aux États-Unis et ancien joueur de soccer professionnel, Jacob Hawthorne commence son ministère chez Athlètes en Action en 2015. Cette organisation américaine encourage depuis 50 ans, dans 72 pays dont le Canada, les athlètes à s'engager dans leur foi chrétienne en partageant leur témoignage dans les écoles, les universités et, de plus en plus, dans les médias.

Pour lui, le sport occupe une place importante au Québec, ce qui fait de la province un terrain fertile pour l'éducation de la foi à travers le sport. Une idée que partage Joseph Macchiagodena, coordonnateur au Centre de leadership jeunesse Don Bosco (DBYLC), basé dans la métropole.

«Nous accueillons 1500 jeunes par année et environ 650 pendant le camp d'été. Nous sommes le plus grand camp à Montréal», soutient-il.

S'inspirant du modèle pédagogique de saint Jean Bosco, qui prône l'éducation par la douceur, le centre communautaire

anglophone DBYLC est fondé en 1997. Il a pour mission «d'introduire progressivement à la foi des jeunes qui ne croient pas en Dieu, en utilisant le sport pour les approcher», explique celui qui y travaille depuis l'âge de 16 ans.

Le sport, un langage universel

«Tout le monde parle la langue du sport. La preuve: lance un ballon sur un terrain et il rassemblera des gens, peu importe la langue qu'ils parlent», affirme l'aumônier. «Chez Athlètes en Action, nous croyons que Dieu transforme les vies. C'est pourquoi nous joignons les deux – la foi et le sport – pour transformer l'univers sportif en partageant Jésus à des athlètes et par des athlètes», explique Jacob Hawthorne, qui insiste sur l'importance de respecter en tout temps les limites des joueurs et de ne rien leur imposer.

«L'aumônerie est un ministère de berger, c'est-à-dire de service», poursuit-il. «Il ne s'agit pas juste d'étudier la Bible ou de parler de Dieu avec les joueurs, mais aussi d'être présent pour eux quand ils ont simplement besoin d'avoir une discussion sur leur couple ou leurs finances», souligne le père de famille.

Au Centre Don Bosco, un même esprit anime les intervenants auprès des jeunes. Hockey cosom, danse, pingpong,

soccer, basketball: les programmes sportifs offerts tout au long de l'année scolaire sont nombreux. «Ce qu'on veut créer entre les jeunes, c'est l'amitié, la fraternité et la charité. Le sport permet ça, car il tisse des liens forts entre les gens au point de faire d'eux une famille», affirme Joseph Macchiagodena.

Sont intégrés à ces programmes une prière avant les activités sportives, la messe le vendredi, deux retraites annuelles et le *faith space* mensuel, un enseignement suivi d'un temps d'échange sur un enjeu de société.

«On y va progressivement, et graduellement, avec le temps, les jeunes s'ouvrent un peu plus à la discussion», raconte le coordonnateur qui, comme Jacob Hawthorne auprès des joueurs des Alouettes, souhaite d'abord créer un lien de confiance avec les jeunes et un climat dans lequel ils se sentent en sécurité et à l'aise de parler. «S'ils le désirent, ils viendront nous poser des questions sur la foi», ajoute celui qui reste parfois à discuter jusqu'au petit matin avec un jeune ou l'autre.

«Plusieurs viennent me dire que le centre a joué un rôle décisif dans leur vie et les a menés à Dieu. C'est merveilleux», finit par dire Joseph Macchiagodena, tout sourire.

De leur côté, comme s'ils ne pouvaient garder pour eux ce qui donne un sens à leur vie, «David et son frère Charles ont commencé à témoigner pour Athlètes en Action en mars dernier», raconte avec enthousiasme l'aumônier du club de football montréalais, juste avant de me quitter pour un partage biblique avec ses joueurs. ■

ASMR

Fabrice Hadjadj

fabrice.hadjadj@le-verbe.com

Rien ne me stresse autant que la musique relaxante. Je dois avoir un problème avec mon cerveau reptilien (qui serait plus dans le genre dragon de Komodo que petit lézard qui se dore au soleil) et une surdétermination de mon néocortex. C'est du moins ce que l'on m'a suggéré. Je réfléchis trop à l'intention avec laquelle les choses sont faites. Quand quelqu'un agit tout exprès pour me détendre, ça me tend. J'ai l'impression que ses trop bonnes intentions s'évertuent à me traiter aussi gentiment que si j'étais une machine ou quelque minet qu'une simple caresse à l'encolure suffit à faire ronronner. Cela me rappelle ma femme qui me lance: «Calme-toi, à la fin!» Injonction qui a la propriété infailible de m'encolérer davantage, mais qui a du moins la fraîcheur, l'honnêteté d'une verte réprimande.

Le plus terrible, sans doute, ce qui me hérissé pis que porc-épic et me fait regretter de ne pas être un putois capable de se sanctuariser au moyen d'une subite explosion nau-séabonde, c'est la voix mielleuse d'une jeune femme qui me parle comme à un enfant tout en cherchant à m'étourdir comme un client de maison close. Aussi, lorsque j'ai découvert, sur YouTube, des vidéos rassemblées sous l'enseigne ASMR, j'ai mieux approché ce que pourraient être pour moi les peines de l'enfer. La damnation m'a paru pleine d'ondes positives.

Pour ceux qui sont aussi ignorants que je l'étais naguère, il me faut expliquer ce sigle où le Français croit entendre quelque chose à propos de sa «mère», alors qu'il ne s'agit que de frissons qui partent du cuir chevelu et se répandent le long de votre échine. ASMR veut dire *autonomous sensory meridian response*,

ce qui peut se traduire par «réponse autonome sensorielle méridienne». Mais il s'agit moins d'une réponse – terme qui implique la responsabilité et, par voie de conséquence, la raison et la volonté – que d'une réaction, d'un état physiologique induit, lequel peut se mesurer à travers le rythme cardiaque et la conductivité galvanique de la peau.

La situation de référence se rencontre dans le salon de coiffure, quand la shampooineuse vous pétrit délicatement le crâne. Mais cet effet de picotements électriques passe également par des stimulus auditifs et visuels. De là ces vidéos de midinettes désœuvrées qui chuchotent, soupirent, inspirent dans le micro, se tapotent les dents avec les ongles, brassent de leur langue les clapotis d'une petite ébullition de salive, se caressent les lèvres avec une peluche, mastiquent tendrement un muffin à la fraise...

Qui, en vérité, peut supporter cette double déchéance d'une infantilisation violente et d'une érotisation naïve? Chaque fois que la jolie jeune femme fait ces petits bruits de langue bullée, je pense à l'esseulement, à la détresse extrême de ses auditeurs, et je me tourne vers ma petite statue de Notre-Dame de La Salette, celle qui pleure.

Je ne crois pas qu'il y ait d'ASMR ni de *feng shui* catholiques. À moins de les reconnaître dans l'office du Vendredi saint: contempler le crucifié, entendre les passants et les grands prêtres se moquer de lui. Ça crie. Ça pue. C'est notre faute. Le massage de la shampooineuse est remplacé par la couronne d'épines. Si cela parvient à chasser notre anxiété, ce n'est pas en flattant nos oreilles, mais en déchirant notre cœur. ■



Fabrice Hadjadj est philosophe et dramaturge. Il dirige l'Institut Philanthropos, à Fribourg, en Suisse.

PORTRAIT



DANS LES BAS-FONDS
DE VANCOUVER

MILDRED MOY,
MISSIONNAIRE
DE LA RUE

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Photos : Marie Laliberté

Sous les rails du SkyTrain de Vancouver, Mildred Moy remarque un sans-abri recroquevillé sous des boîtes de carton et des sacs en plastique. « Bonjour, monsieur, avez-vous faim ? » L'homme se retourne, sourit et accepte la nourriture qu'on lui tend. Après quelques échanges amicaux, Mildred fait une prière et poursuit sa route. Sa nuit de travail ne fait que commencer. Des dizaines d'autres démunis l'attendent ce soir dans les rues les plus malfamées du pays. Portrait d'une femme qui consacre sa vie à visiter ceux et celles que l'on a oublié d'aimer.

Née à Hong Kong dans une famille catholique, Mildred Moy arrive à Vancouver en 1985 pour étudier en science de l'informatique. À l'université, elle constate que les hommes portent souvent un regard condescendant sur les femmes. « Ils pensaient être meilleurs que nous. J'ai donc voulu prouver qu'ils avaient tort. » Elle se donne pour objectif de s'élever jusqu'au sommet de l'échelle sociale : « Je visais à être le patron, pour que les hommes travaillent pour moi et que je sois mieux payée qu'eux. »

Alors qu'elle progresse dans cette démarche, Mildred prend conscience que sa quête de pouvoir et d'argent n'est pas compatible avec ses valeurs chrétiennes. Ne voulant rejeter ni sa foi ni son emploi, elle choisit plutôt de se diviser en deux : « J'ai pris la décision de vivre un pied sur le chemin du Christ et l'autre pied sur le chemin du monde. » Elle continue donc d'aller à l'église tous les dimanches, mais consacre le reste de son temps à sa carrière, qui progresse d'ailleurs très bien. De promotion en promotion, elle finit par travailler pour IBM, avec un salaire très avantageux. « Mais à mesure que j'avancais, avouait-elle, mon cœur devenait de plus en plus vide. »

« Je vais lui donner une chance »

Vu de l'extérieur, Mildred semble pourtant aller très bien. « J'avais un copain, une voiture sport et je portais des vêtements de marque. Je possédais tout ce que le monde nous dit que nous devons avoir pour réussir, mais je n'étais pas heureuse. Mon âme était dans un état si sombre que c'était insupportable. Je n'arrivais pas à rester seule avec moi-même. J'en suis arrivée à penser que la vie était absurde et que je n'aurais jamais d'enfants. Pourquoi se donner du trouble à donner la vie dans un monde sans but ? »

Alors que le désespoir la guette, on annonce à sa paroisse une série de conférences spirituelles pour se préparer à l'arrivée de Noël. Mildred regarde le crucifix et se dit : « Je vais lui donner une chance. Mais une seule. » Lors du premier enseignement, les paroles du prêtre la bouleversent : « Il m'a convaincue que, si j'avais été la seule personne sur terre, Jésus serait quand même venu offrir sa vie pour moi. Je savais que Dieu aime l'humanité, mais je ne pensais pas qu'il se préoccupait de moi en particulier. »

Cinq jours plus tard, le religieux l'invite à recevoir le sacrement du pardon : « Cela

faisait dix ans que je ne m'étais pas confessée. J'avais peur et j'étais gênée. Mais par la confession, Dieu m'a mystérieusement montré comment, durant toutes ces années où je me tenais loin de lui, il n'avait cessé de me rappeler à lui. Qui suis-je pour que Dieu me cherche ainsi?» Saisie par un tel amour, elle se met à verser d'abondantes larmes, «au point où le plancher était tout mouillé!».

« J'ai l'amour ! »

À partir de ce jour, Mildred change de cap: elle ambitionne désormais de s'unir à Dieu. Alors qu'elle feuilète un magazine, elle tombe sur un article qui traite du programme de rétablissement en douze étapes des Alcooliques anonymes: «Nous avons admis que nous étions impuissants. [...] Nous avons décidé de confier notre volonté et notre vie aux soins de Dieu. [...] Nous avons cherché par la prière et la méditation à améliorer notre contact conscient avec Dieu» (*Les Alcooliques anonymes*, 2014). Mildred est saisie: «Je me suis dit que ces étapes étaient si puissantes qu'elles pouvaient sûrement aider quiconque voulait se rapprocher de Dieu.»

Le même jour, elle voit l'annonce d'une maison de thérapie à la recherche d'accompagnateurs professionnels pour le programme en douze étapes. «Je les ai immédiatement appelés et leur ai dit avec une certaine audace: "Je n'ai aucune compétence, mais j'ai l'amour!" Eh bien, ils m'ont invitée à les visiter le samedi suivant.» Lorsqu'elle pousse la porte d'entrée, la première personne qui l'accueille est une femme de son âge, comme elle originaire de Hong Kong. «Elle a partagé avec moi tout ce qu'elle vivait: maladies cérébrales, abus sexuels, alcool, drogues, prostitution, etc. J'ai demandé à Dieu: "Pourquoi elle va si mal et pas moi?" Je n'ai toujours pas la réponse, mais j'ai au moins compris que, si j'avais été si chanceuse, le minimum que je pouvais faire, c'est de redonner au suivant.» Ce jour-là, elle s'engage à visiter, chaque vendredi, les résidents de cette maison. «Plus je les

écoutais, plus ma foi grandissait, car je voyais Dieu agir dans leurs vies!»

Missionnaire de rue

En 2003, Mildred sent l'appel à se donner davantage et décide de quitter son travail. Des hautes tours du quartier des affaires, elle descend dans les rues du Downtown Eastside. «Je me suis rendu compte que, lorsque je militais pour la justice des femmes, je le faisais beaucoup plus pour moi-même que pour les autres, pour que je puisse m'élever aux yeux du monde. Mais Dieu m'a indiqué qu'il voulait que je m'abaisse et que je lutte avant tout pour les plus malaimés de notre société.»

Rapidement rejointe par d'autres volontaires, elle met sur pied une mission à sa paroisse, qui la conduira à fonder en 2016 l'organisme Catholic Street Missionaries. Quatre fois par semaine, elle part à la rencontre des prostituées, des mendiants et des sans-abris du centre-ville avec des équipes de jeunes adultes. Elle leur offre d'abord de quoi manger pour briser la glace. Puis, elle engage une conversation afin de construire une relation sincère avec eux. «Ils sont très seuls. Presque personne ne prend le temps de parler gratuitement avec eux!»

« SI LA PERSONNE RENCONTRÉE SE SENT PLUS AIMÉE, C'EST DÉJÀ UNE VICTOIRE ! »

Avant de poursuivre leur chemin, les missionnaires de rue prennent soin de leur laisser une carte avec un numéro de téléphone, en cas de besoin. Ils leur proposent aussi de prier. «La plupart aiment la prière, mais on ne s'impose jamais. On ne fait pas de prosélytisme religieux. Certains aiment Dieu et d'autres ont du ressentiment contre lui.

Mais plusieurs nous disent avoir l'impression que Dieu les protège. Et parfois, en devenant amis avec nous, leur image de Dieu s'améliore.»

S'en sortir où se savoir aimé ?

Affamée de justice, Mildred s'inquiète du manque criant de centres de désintoxication à Vancouver. Ces lieux spécialisés permettent aux toxicomanes de se sevrer avant d'entrer en thérapie. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les demandes d'aide qu'elle reçoit excèdent de beaucoup les places disponibles. «Souvent les *junkies* sont prêts, mais doivent attendre des mois avant de pouvoir entrer en désintoxication.» Le gouvernement doit faire plus selon elle, et les citoyens doivent aussi s'investir personnellement.

Si elle a vu des dizaines de démunis s'en sortir, Mildred sait que des centaines d'autres ne sont pas prêts à changer de vie. «Si mon seul objectif était de les voir tous quitter la rue, je me serais rapidement découragée. C'est pourquoi je vise d'abord à ce que chacun arrive à connaître l'amour personnel de Dieu. Les *junkies* ne font que chercher l'amour dans la mauvaise direction, parce qu'ils ont trop de douleurs dans leur cœur. Je dis toujours à mes volontaires: "La chose la plus importante, c'est de les aimer. Si la personne rencontrée se sent plus aimée, c'est déjà une victoire!"» Ces deux objectifs – se savoir aimé et changer de vie – sont pour elle inséparables. «Je ne pourrais vouloir l'un sans l'autre, car je crois et j'ai vu que c'est par Jésus qu'ils ont le plus de chance de quitter la rue.»

Développer sa capacité d'aimer

Après 20 ans au service des plus pauvres parmi les pauvres, Mildred est convaincue qu'elle a tout autant reçu que donné.

«En fréquentant les pauvres, j'ai développé ma capacité d'aimer. Plus tu accueilles ceux qui sont difficiles à

aimer, plus tu deviens aussi capable d'accueillir les parties de toi que tu n'aimes pas.» Plus que jamais, elle sait



En 2023, 4 821 personnes itinérantes ont été recensées dans l'agglomération de Vancouver, soit une augmentation de 32 % en trois ans. Les causes principales observées sont le manque de revenus [35 %], la consommation de drogues [24 %] et la maladie mentale [16 %].

que Dieu l'aime. «Si j'arrive à aimer ces gens avec mon faible amour humain, alors combien plus Dieu doit aimer chacun de nous!»

Dans la rue, elle comprend aussi que la Bible n'est pas qu'un livre théorique. «C'est en mettant les Écritures en pratique que ma vie s'est unifiée. Avant, j'étais écartelée entre Dieu et le monde. Maintenant, j'avance les deux pieds avec le Christ.»

En 2013, le pape François lui a décerné la médaille *Benemerenti* en reconnaissance pour son service exceptionnel envers la collectivité. Depuis, Mildred ne cesse de méditer cette Parole: «Qui s'élèvera sera abaissé, qui s'abaissera sera élevé» (Matthieu 23,12). ■

➕ catholicstreetmissionaries.org

DES CHIFFRES ET DES MOTS



Le **taux de décès** apparemment dus aux opioïdes a augmenté de **91 %** pendant les deux premières années de la pandémie de COVID-19.

8 049
C'est le nombre de **décès** apparemment liés à une **intoxication aux opioïdes** au Canada en 2023, une augmentation de **7 %** par rapport à 2022.



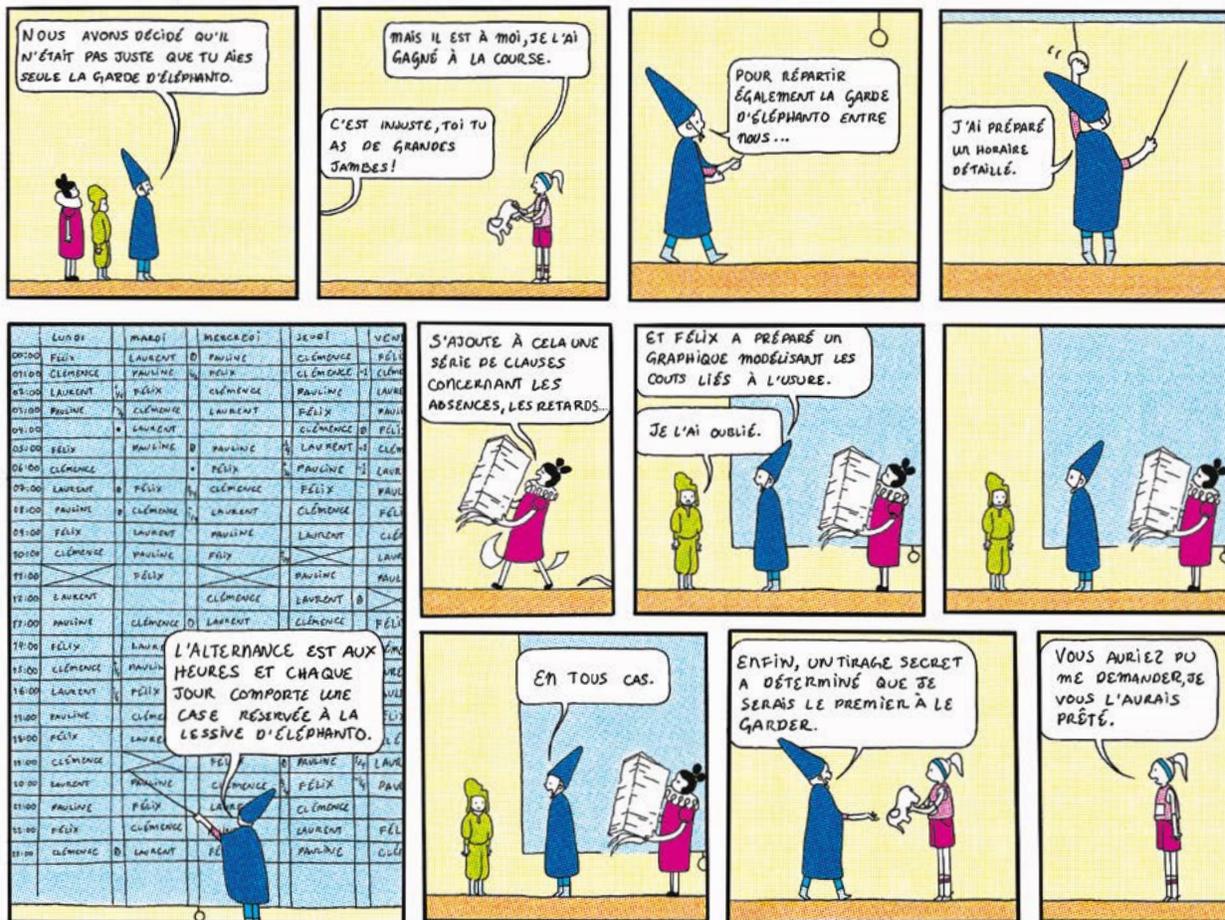
On compte **22 décès** par jour en moyenne.



Un **opioïde** est une substance dont les effets sont similaires à ceux de **l'opium**.

PETITS PAÏENS

IDOLE N°3 : L'ÉGALITÉ



R-O-Y

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL ÉDITORIAL

Noémie Brassard,
Elizabeth Hurtubise,
Jean-Christophe Jasmin
et Jérémie Laliberté

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

DIRECTEUR DES CONTENUS

Antoine Malenfant

RÉDACTION

Ariane Beauféray,
Brigitte Bédard,
Frédérique Bérubé,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
Stéphanie Grimard,
James Langlois,
Simon Lessard,
et Anne-Marie Rodrigue

DIRECTRICE ARTISTIQUE

Judith Renauld

GRAPHISTES

Émilie Dubern
Marie-Pier LaRose

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

COMMUNICATION ET MARKETING

Laurence B.-Lamarche
Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 4 et 17
sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture :
Annie Simard

Le Verbe est imprimé chez Solisco et est distribué
par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

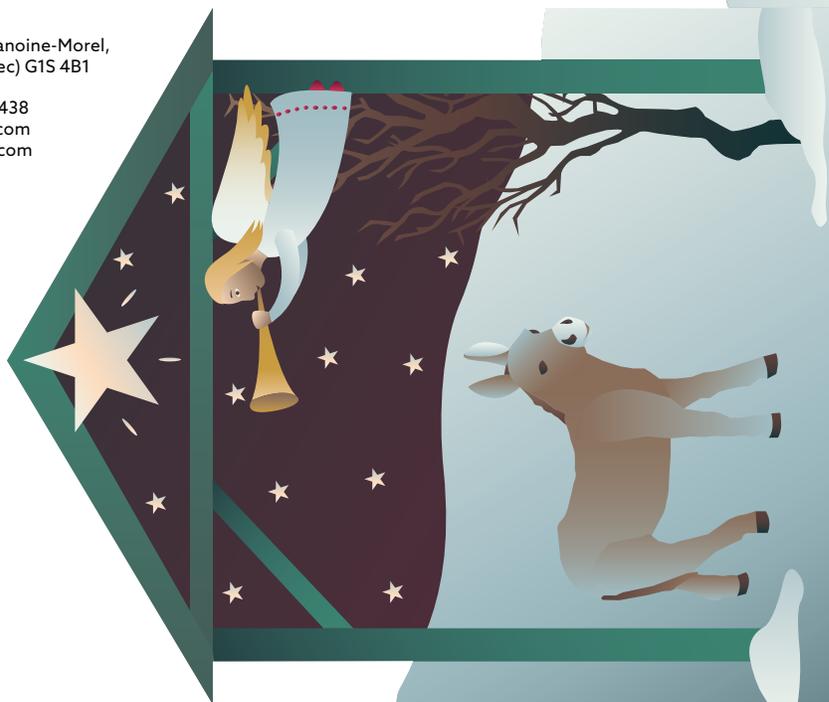
Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Le Verbe médias ne recourt pas à l'intelligence artificielle
généraliste et utilise la nouvelle orthographe.

1215, av. du Chanoine-Morel,
Québec (Québec) G1S 4B1

Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

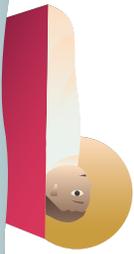


Pas comme ta grosse
facture d'épicerie,
le petit Jésus
dans la mangeoire
est toujours gratuit.

Depuis 2 000 ans.

L'équipe du Verbe
t'offre une crèche
à découper, à plier
et à placer bien en vue
dans la maison.

Joyeux Noël!



< PLIER ICI



< PLIER ICI



L'ange leur dit : « Ne craignez pas,
car voici que je vous annonce
une bonne nouvelle, qui sera une
grande joie pour tout le peuple :
Aujourd'hui, dans la ville de David,
vous est né un Sauveur qui est le
Christ, le Seigneur. Et voici le signe
qui vous est donné : vous trouvez
un nouveau-né emmaillotté et
couché dans une mangeoire. »

Luc 2,10-12